

T 715, 20

Le Demi-jau

Un homme avait deux garçons, un *jau*, pour toute fortune. Il meurt. Ses fils disent :

— Le partage sera bientôt fait, tuons le jau et mangeons-le.

— Partageons, dit l'autre. Moi, je ne mangerai pas la mienne.

Voilà donc un demi-jau, sur une jambe, se promenant pour gratter sa vie.

Un jour, il trouve, en grattant sur la route, une valise. Il cherche à la cacher dans le fossé, ne peut, se couche dessus. Passe un fermier avec une voiture attelée de quatre bœufs. Il le [2] voit, le chasse. Avec son aiguillon, il prend la valise, la met sur sa voiture.

Le demi-jau le voyait, le tient à l'œil, le suit jusqu'à son domicile, revient vers son maître, lui dit cela.

— Je retournerai la chercher.

Il part, rencontre un renard.

— Où vas-tu, Demi-jau ?

— Me promener. Veux-tu venir avec moi ?

— Oui.

Ils marchent en causant. Le renard se lasse :

— Je suis rompu !

— Tourne-toi dans mon cul, je te porterai bien.

Les voilà partis.

Loup, même chose.

— Je seus las, je peux pas me lécher quatre jambes ; toi, [t'en as] qu'une.

Nid d'*arciers*, une trentaine, ronflait.

— Où vas-tu, Demi-jau ?

[.....]

Les voilà las.

— Je seus habitué à la marche, je vas bien vous porter.

Il suivait une rivière qui lui dit :

— Où vas-tu, Demi-jau ? Moi je peux pas aller depuis que tu me suis.

— Fourre-toi dans mon cul.

Il marche encore, arrive au domaine, entre.

— Bonjour, je viens chercher ma valise.

— Ah ! C'est vrai, mais tu ne l'auras pas aujourd'hui, demain.

Il dit à sa femme :

— Je vons le faire coucher vers nos volailles ; elles le tueront.

La nuit, maltraité

— *Renard, sors de mon cul !
Sans toi, je suis perdu ¹ !*

Le renard les tue, [les] mange.

¹ Les formulettes ne font pas partie du relevé de M., Ms 55/8.

Le lendemain, on va lâcher les volailles. Le renard se sauve. Tout mort, sauf Demi-jau.

— C'est donc le diable !

— Et ma valise ?

— Demain tu l'auras.

On le met coucher dans l'écurie des mules qui le tueront. Elles jettent des coups de pied.

— *Loup, sors de mon cul,
Sans toi je suis perdu !*

Le loup les étrangle toutes, se sauve.

— Ma valise ?

— Demain.

— Je suis las d'attendre. Je veux bien encore jusqu'à demain.

Il dit à sa femme :

— Je vas l'étouffer, le mettre dans ma culotte, m'asseoir dessus.

Le soir :

— Tu vas coucher là.

— Ça m'est égal, pourvu qu'il fasse chaud.

— *Arciers, sortez de mon cul,
Sans vous, je suis perdu !*

Le fermier en est mort, enflé.

La femme désolée et le demi-jau toujours là.

— Madame, ma valise ?

Elle pense que non :

— [3] Je te la donnerai demain.

— Oh ! c'est donc toujours la même chose !

Le soir, elle chauffe son four, l'y jette.

— *Rivière, sors de mon cul,
Sans toi, je suis perdu !*

Inondation de tout. La femme monte vite à l'échelle, au chafaud.

— Ma valise ?

— La voilà, prends-la.

— Je vas retourner chercher mon maître avec la voiture.

Et voilà l'homme riche.

Recueilli en 1891 à Pougues-les-Eaux auprès de [Charles] Doux², né à Pougues en 1818, [É.C. : Charles Ledoux, fils de Jean Ledoux et de Marguerite Renault, né le 08/11/1818 à Pougues, vigneron, marié le 28/11/1846 à Pougues avec Marie Berthe, âgée de 22 ans (née vers 1824), couturière ; décédé le 29/06/1897 à Pougues. Son fils, Louis et sa belle-fille,

² Noté après le conte.

Joséphine Piot ont également donné des contes.] *Titre original*³. Arch., Ms 55/1, Cahier Pougues/5, p. 15-17.

Marque de transcription de P. Delarue. Utilisation d'une transcription de G. Delarue.

Catalogue, II, n° 20, version C, p. 677.

³ Noté au crayon puis à la plume ainsi que la date.